



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

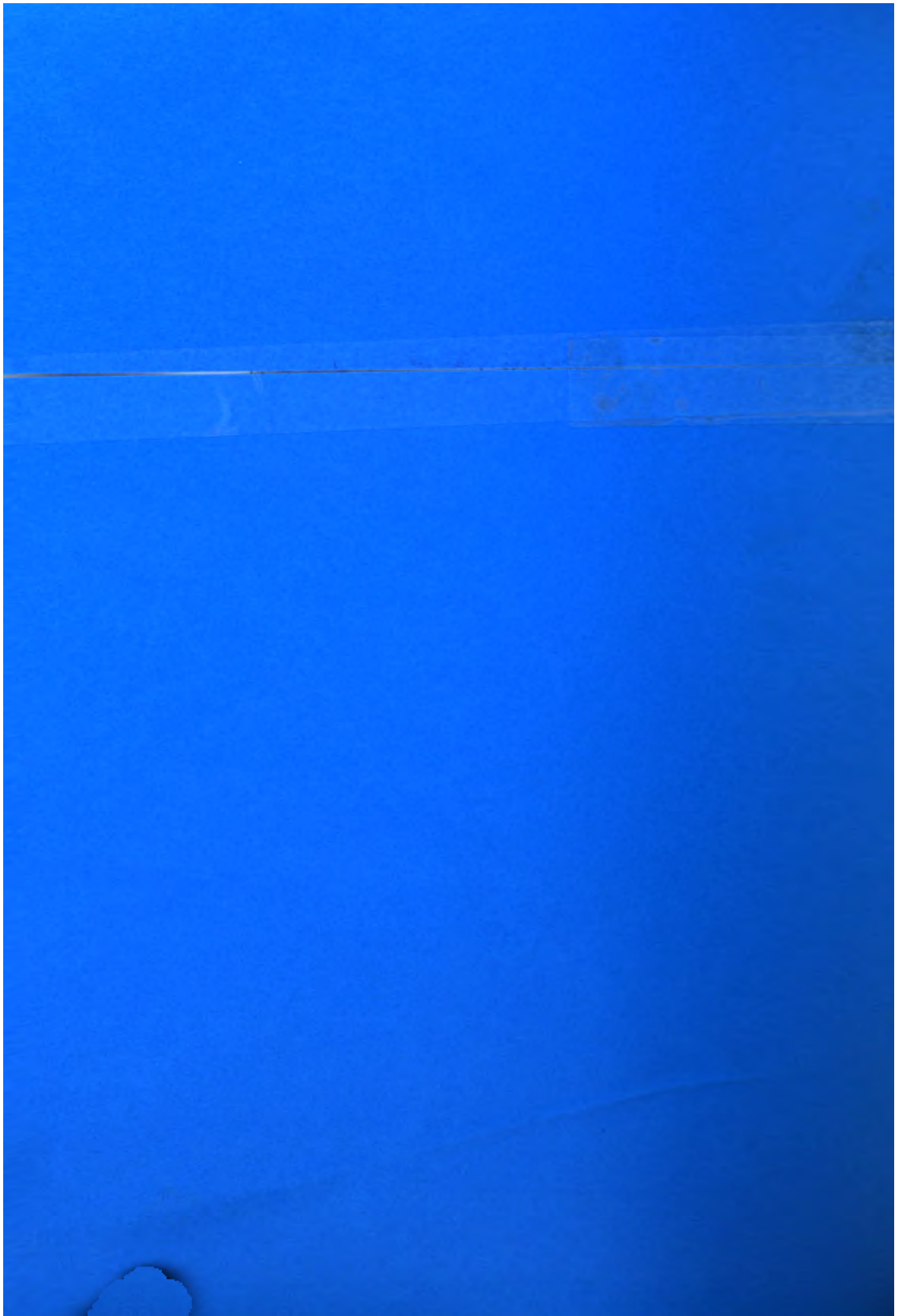
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



PAUL BOURGET

LA VIE PASSE

Nouvelle

Illustration de SIMONT

I

Un agile et chaud soleil entrait par les deux fenêtres dans la grange, transformée en atelier. Un bosquet de mimosas en fleur dressait ses touffes d'or derrière les carreaux, et tout de suite un pan de montagne surgissait, revêtu d'un manteau de sombres sapins à qui la lumière donnait de profonds reflets bleuâtres. Au-dessus c'était l'azur d'un beau ciel de Provence, par un matin clair du mois de décembre. Cette joie des choses où flottait, malgré l'hiver, une promesse de renouveau s'accordait avec la physionomie de l'artiste, occupé dans cet atelier à caresser de la pointe de sa gouge une figure de femme, presque grandeur nature. L'amour de sa besogne allumait dans ses yeux noirs de méridional une petite flamme, mettait un sourire sur ses lèvres spirituelles, une jeunesse autour de ses tempes dont les cheveux blanchissaient, une allégresse dans les rides de ses joues bistrées et creusées. Oui, c'était un artiste, maladroit, primitif, mais très fervent, que cet homme de soixante ans acharné, par cette belle matinée, à figoler sa statue. Il portait un costume de prêtre, et cette statue devait faire partie d'un groupe représentant une mise au tombeau. Les autres personnages étaient déjà là, épars : un Sauveur, une Madone, une Madeleine, un saint Jean, un Joseph d'Arimathie et son serviteur. Il avait fallu au sculpteur un travail de plusieurs années pour exécuter ces statues, vraiment touchantes, tant elles respiraient une foi profonde. Disons aussitôt que cet atelier était celui de l'abbé Gardane, dont la crèche est devenue aujourd'hui un but de curiosité à la fois et de pèlerinage dans tout le pays des Maures. Il est curé de Valverne, un très petit village, situé au bord du Gapeau, dans cette gorge de Belgentier où se trouve aussi la chartreuse abandonnée de Montrieux. Valverne, c'est la *Vallis Sanctæ Mariæ Vernæ* du moyen âge, une succursale de la grande abbaye de Laverne, au-dessus de Saint-Tropez. De l'église-mère, il ne reste qu'une ruine, sauvagement jetée au milieu de vastes et sombres bois de châtaigniers. De la succursale, il reste moins encore : un nom, qui sert à désigner une église reconstruite à pied d'œuvre en 1820, et un hameau de quelque sept cents âmes dans un site d'enchantement. Avec

un si petit nombre d'ouailles, le brave curé a pu, des années durant, se livrer sans remords à son goût pour la sculpture, sans manquer à ses devoirs de pasteur. Il continue, ajoutant sans cesse des personnages nouveaux aux anciens, ou bien travaillant à ce Tombeau, qu'il a inauguré un mois après l'aventure que je veux conter. Cette inauguration aurait dû avoir lieu dans la semaine sainte. Elle avait été retardée par une petite maladie de l'abbé. Il avait annoncé que ce serait pour Noël et il n'avait plus qu'un temps limité. Aussi esquissa-t-il un geste de mécontentement quand il se vit interrompu soudain dans son travail par un coup timidement frappé à la porte de la grange.

— « Entrez » cria-t-il; puis, entre ses dents: « Il est écrit que je ne finirai jamais ce Tombeau, et cependant c'est l'argent des pauvres. » Il faut payer pour visiter la crèche un petit droit d'entrée et l'abbé Gardane calculait qu'avec ce nouveau groupe ce droit serait plus fructueux dans cette fin d'année.

— « Ah! c'est vous, madame Riquier! Bonjour, bonjour... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? »...

La mauvaise humeur du travailleur contrarié et la charité de l'apôtre luttèrent sur cet expressif visage. Avec le grand tablier blanc qu'il nouait durant ses séances de sculpture par-dessus sa soutane, le curé avait un air presque falot. Mais tantôt sa noble exaltation de demi-artiste, tantôt sa bonté vraiment évangélique de vrai prêtre le sauvaient du ridicule. Il y avait, et il y a encore, grâce à Dieu, un rien de Fra Angelico chez l'abbé Gardane. Avec quelle passion, ingénue et heureuse, n'a-t-il pas cultivé son talent inné de sculpteur, pour parer sa pauvre église! Et il y a aussi de l'homme de Dieu, du médecin moral toujours disposé à se dévouer. Il n'eut pas plutôt constaté chez M^{re} Riquier l'évidence d'un trouble profond que, déposant là ses outils, et abandonnant la statue de bois, il se mit à dénouer les cordons de toile de son tablier. Il répétait: « Que vous arrive-t-il? Que vous arrive-t-il? », d'une voix maintenant toute changée. Il regardait avec des prunelles émues et inquisitrices la face anxieuse de la vieille dame dont il savait les vertus et les malheurs. M^{re} Riquier était la femme d'un notaire de Toulon qui s'était enfui pour éviter la prison, après avoir spéculé avec les dépôts de ses clients. Elle avait sacrifié sa dot et désintéressé les créanciers de son mari. Elle achevait de mourir dans une petite maison qu'elle louait à Valverne, son village natal, avec les pauvres débris de ce qui avait été une fortune. Quoique séparée de son mari qui vivait à l'étranger avec une autre femme, le voleur n'hésitait pas à s'adresser bien souvent à elle pour en tirer de l'argent. Et, chaque fois, elle empruntait pour le lui donner. Puis elle s'ôtait le pain de la bouche, littéralement, pour rembourser. Cette destinée de malheur était écrite dans les traits ravagés de la pauvre créature. A quarante-cinq ans, elle en paraissait plus de soixante. Elle avait trop pleuré, trop peiné et, par moments, la lucidité de sa pensée même s'en ressentait.

— « Ce qu'il m'arrive, monsieur le curé », répondit-elle, « un miracle, je crois bien, quelque chose d'extraordinaire, en tout cas... Mais il faut d'abord que vous sachiez que j'avais signé un billet de trois cents francs... »

— « Pour votre mari, encore? » fit l'abbé Gardane. « Je vous avais tant suppliée... »

— « Hé! Je sais bien, monsieur le curé! Cet argent, c'est pour ses vices, pour cette mauvaise femme... Je le sais... Mais, je me dis: — Si pourtant, c'était vrai, qu'il a faim? Alors je ne peux pas. C'est plus fort que moi. Je signe et l'échéance arrive... Enfin, monsieur le curé, j'ai passé la semaine dernière dans l'agonie. Pensez, si je ne paie pas ces trois cents francs, samedi, je suis saisie? Il faut quitter Valverne, et où aller, où aller?... »

— « Trois cents francs! trois cents francs! » répéta le prêtre. « C'est une somme... Samedi? Et nous sommes mercredi? C'est court... Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue me raconter cela plus tôt? »

— « Je n'ai pas osé, après que je vous avais promis. Et puis... (Elle montra les statues éparées), vous m'aviez dit: « Aurai-je de quoi les habiller, seulement? »...

Tout ce que vous avez, vous le donnez... Non, non. Je n'ai rien voulu vous demander, à vous, j'ai cherché ailleurs. Je n'ai rien trouvé, je me suis recommandée à la Bonne Mère. »

Elle se signa en montrant cette image de la Madone qui devait figurer dans le Tombeau, et que drapait bien pauvrement, en effet, une loque bleue, taillée dans une soie défraîchie.

— « Je suis venue dans la grange, la prier quand vous en étiez sorti. Et c'est ça, le miracle... Hier, à bout de démarches, je vais à Toulon voir mon cousin Senès, à qui j'avais écrit, pour l'implorer. Il pourrait, lui, s'il voulait. Je n'espérais guère... Il m'a refusé tant de fois!... Il était parti la veille pour Marseille... Je me préparais donc à rentrer, bien découragée. J'attendais le train à la gare. La mère Trotobas, la bonne femme qui vend les journaux et les livres, me reconnaît. Elle me dit : « Remettez-vous donc, madame Riquier. » Je m'assieds. D'habitude, je ne me plains pas, monsieur le curé, mais j'étais si triste, la femme m'avait parlé d'un ton si pitoyable... Vous savez qu'elle est de Montrieux. Je lui réponds, et, de fil en aiguille, comme on dit, je me laisse aller à lui conter mes misères... Elle m'écoutait, la pauvre, avec de grosses larmes qui lui coulaient sur les joues, et elle en oubliait de vendre ses journaux... Tout d'un coup, comme je lui répétais : « On me chassera de chez moi, mère Trotobas, faute de ces trois cents francs, et où irai-je ? »... j'entends quelqu'un qui m'interpelle : « Madame, madame. Mon Dieu ! J'ai laissé ma bourse dans mon sac et le sac dans mon compartiment, et mon train qui va partir!... Mais prenez ceci. Prenez... Vous le vendrez. Ça vaut bien quinze louis... Vous aurez votre argent. On ne vous chassera pas de chez vous... Ah ! je vais manquer mon train!... Adieu. Adieu... » C'était une femme qui me parlait ainsi. Je ne l'ai pas vue plus d'une minute. Mais je la reconnaîtrais au jugement dernier, je vous assure, parmi les milliers de ressuscités qu'il y aura là... Elle n'avait pas l'air trop catholique, je dois vous dire ça, monsieur le curé. Elle avait des cheveux trop jaunes, des yeux trop grands, avec du noir dans les coins, des joues et des lèvres trop rouges, et une toilette ! Et elle sentait bon, trop bon!... Mais il y a bien eu Marie-Madeleine, et regardez ce qu'elle m'a laissé en se sauvant vers le rapide de Nice où elle a tout juste eu le temps de monter... »

M^{me} Riquier avait sorti de sa poche, tout en mimant son récit, un objet enveloppé soigneusement dans du papier. Elle défit le paquet, et elle tendit au curé stupéfié un bijou qu'un rais de soleil vint frapper. L'or brilla d'un vif éclat. C'était un bracelet sur les souples mailles duquel trois mots étaient écrits en rubis : *La vie passe*. Un fermoir enrichi de roses achevait de donner un certain prix à cet objet dont la fastuosité absurde se raccordait bien au rang social de l'étrange bienfaitrice, tel que la bourgeoise de province l'avait aussitôt discerné. Une femme entretenue pouvait seule porter cette gourmette avec cette inscription qui rappelait le conseil pratiqué d'instinct par tous les voluptueux et toutes les voluptueuses de tous les temps : celui de ne pas laisser passer l'heure fugitive sans en jouir. C'est le discours des impies dans l'Écriture, que l'humble curé de campagne avait pu lire bien souvent à une des pages de son bréviaire : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne soient flétries... » Oui, le bracelet racontait tout cela, et aussi que la femme galante dont il avait sans doute payé et paré la beauté avait préservé en elle le don sacré des larmes. Elle était restée capable de cette vertu de pitié dont cette même Écriture a symbolisé la noblesse dans la parabole du bon Samaritain... L'abbé Gardane avait une sensibilité trop vive et trop fine pour que tous les symboles de la vie religieuse ne lui fussent pas sans cesse présents. Une association d'idées s'éveilla en lui qui mit presque une solennité dans l'accent, avec lequel il répondit à sa paroissienne :

— « Hé bien, madame Riquier, il faut remercier la Bonne Mère, et ne plus recommencer. Elle ne vous aiderait pas deux fois. Je vais vous donner l'adresse d'un bijoutier de Toulon qui m'a réparé un calice dernièrement. C'est un très honnête homme. Il vous achètera ce bracelet au juste prix. »

— « Je voudrais essayer autre chose d'abord, monsieur le curé », fit la vieille

dame. « Oui, emprunter dessus. Je pourrai rendre, et dans pas trop de temps. Je vais vous dire. On m'offre une petite place à Hyères, pour la saison : deux cents francs par mois, comme dame de compagnie, auprès d'une étrangère malade. La sienne l'a laissée... Le 1^{er} février je me serai acquittée de ma dette. Je reprendrai le bracelet alors, et vous voudrez bien l'accepter, monsieur le curé, pour le Lui donner... A Elle qui a été si bonne. »

Et sa main gantée de fil noir montrait de nouveau la statue de la Vierge.

— « Vous n'y songez pas, madame Riquier », dit vivement le prêtre. « Un bijou porté par une femme dont vous avez déclaré vous-même qu'elle vous avait fait une si mauvaise impression ! Et puis, » ajouta-t-il, « emprunter ? A qui ? Personne n'a d'argent à Valverne. »

— « Si », insista M^{me} Riquier, « le colonel Burdin. Nous ne nous saluons pas depuis qu'il a parlé si sévèrement de mon pauvre mari. C'était son droit avant, je ne dis pas. C'était son notaire et qui lui avait emporté une somme. Mais puisqu'il a été remboursé !... Je ne m'adresserais jamais à lui, moi. Vous pouvez, vous, monsieur le curé, et si ce n'est pas pour la Bonne Mère, vous trouverez bien quelqu'un à qui donner le bijou, dans votre crèche. »

— « Hé bien », répondit l'abbé, après un court débat intérieur, « j'irai chez le colonel. »

Ces mots « quelqu'un dans votre crèche » avaient soudain évoqué devant lui tout ce peuple de personnages avec lesquels il avait tant vécu. Il avait vu distinctement, comme des yeux de sa tête, les trois Rois Mages, et en particulier le Nègre, dont il avait si complaisamment sculpté la grosse face extatique. « Un païen », songea-t-il, « peut bien avoir à sa cheville ou à son bras un bijou qui a appartenu à une Chananéenne... »

Il regarda de nouveau l'or du bracelet, les rubis de la devise : *La vie passe*. La tentation d'en parer son Balthazar fut la plus forte, et il répéta :

— « Oui, j'irai chez le colonel. »

II

Le colonel Burdin habitait la seule maison de Valverne qui méritât ce coquet nom de « villa » dont les Provençaux sont aussi prodigues que les Italiens peuvent l'être de leur somptueux « palazzo ». Ce n'avait été primitivement qu'une ferme dans un champ d'oliviers, avec un puits. Le colonel avait passé là, par hasard. Il cherchait, disait-il, un coin où réchauffer ses rhumatismes. Cette ferme et cette olivette étaient à vendre. Il les avait achetées et précisément par l'intermédiaire de M^e Riquier. Il y avait huit ans de cela. De saison en saison, la propriété s'était agrandie. C'était maintenant un jardin de six hectares avec un petit bois de pins d'Alep, une grande allée de mimosas déjà hauts, une roseraie, des plates-bandes de violettes, de narcisses et d'anémones. Sous les oliviers, l'avoine verdoyait au lieu de gazon. Des agaves tordaient leurs poignards souples derrière la clôture en fil de fer, qui préservait la solitude de cet asile. La maison, exhaussée d'un étage, disparaissait sous un revêtement de rosiers et de géraniums grimpants. C'était de quoi justifier l'inscription que l'officier avait fait graver sur les deux piliers de l'entrée : *Mon Repos*. Un ancien cuirassier n'est pas tenu d'avoir beaucoup d'imagination dans le choix d'un nom de baptême pour sa demeure. Qu'il eût en revanche une façon juste et fine de sentir, du goût sans prétention et une intelligence amoureuse des choses de la nature, l'ensemble de cet ermitage le prouvait assez. Il s'en occupait lui-même, aidé d'un seul jardinier, et, quand l'abbé Gardane, une demi-heure après avoir quitté M^{me} Riquier, s'engagea dans le chemin qui va de la porte à la maison, il put apercevoir le seigneur de ce rustique domaine, en train de brouetter du sable comme



A l'autre extrémité de la chapelle, le colonel Burdin dressait sa tête par-dessus les épaules des dévotes debout devant lui.



un tâcheron, pour réparer le ravinage d'une pluie toute récente. A la manière donc ses bras musclés soulevaient les brancards de la pesante voiturette à mains, on devinait la robustesse d'un organisme resté vigoureux à soixante-dix ans. Burdin était mince de taille avec une de ces physiologies nerveuses que l'âge dessèche au lieu de les empâter. Le visage osseux était couvert d'une peau hâlée dans le rouge et coupée d'une moustache toute blanche, jadis fauve, à en juger par les reflets des cheveux rasés. La bouche amère et la tristesse habituelle des yeux très bleus disaient que ce vétéran, dont une rosette ornait le veston, ne trouvait pas dans l'existence pourtant si saine et si simple, menée sous ce clair soleil et dans cet admirable pays, la tranquillité proclamée — ou réclamée — par l'inscription de la porte. Rien qu'à surprendre l'expression de ce masque, un passant de la route eût deviné que de cuisants chagrins poursuivaient cet homme jusque dans cette solitude. L'abbé Gardane, lui, les connaissait : un veuvage prématuré, dont le soldat ne s'était jamais entièrement consolé, — des deux fils qui lui avaient été laissés par la morte, un, l'aîné, emporté en quarante-huit heures à quinze ans par une pneumonie infectieuse, et l'autre!... Ah! l'autre, entré dans l'armée, était mort aussi, mais trop tard, après avoir déchiré le cœur de son père, en donnant son nom à une femme indigne de lui, une actrice de passage dans sa ville de garnison. Il l'avait enlevée, après un duel, à un de ses camarades de régiment, dont elle était la maîtresse, et, six mois plus tard, il l'avait épousée, en démissionnant. C'était au lendemain de ce mariage que le colonel était venu se fixer dans ce coin de Provence, comme s'il eût voulu y cacher une honte que même la disparition du coupable n'avait pas effacée pour lui, puisqu'il y avait, de par le monde, une M^{me} Burdin, qui avait été une fille entretenue, et un enfant Burdin, son petit-fils, à lui, dans les veines de qui son sang coulait, mêlé pour toujours au sang de cette mère. C'était par bribes que le prêtre avait arraché au colonel non pas la confidence entière de cette tragédie de famille, mais des allusions qui lui avaient permis d'en reconstituer les épisodes. Des racontars venus de-ci de-là avaient achevé de tout lui apprendre. Il avait pu mesurer le retentissement de cette banale histoire dans cette âme de soldat, à ce signe : Burdin, qui était croyant et ne manquait jamais la messe, n'approchait pas des sacrements. Pourquoi ? Le prêtre s'en rendait bien compte : le grand-père ne voulait pas avouer au tribunal de la pénitence les sentiments de haine qu'il nourrissait contre son petit-fils. Cet enfant grandissait. Il avait près de neuf ans. Le colonel ne l'avait jamais vu. Jamais il ne s'était inquiété de ce qu'il devenait dans la vie de théâtre et sans doute de galanterie que continuait de mener sa mère. Que de fois l'abbé Gardane avait été tenté de toucher ce délicat sujet dans ses entretiens avec le solitaire de la villa mal nommée : *Mon Repos!* Non. Il n'avait pas le repos du cœur, le vieil homme qui s'avancait maintenant au-devant du prêtre. Il avait, au bruit de la cloche annonçant une visite, laissé sa brouette pleine de gravier bleuâtre, et il tendait la main à l'arrivant avec cette courtoisie un peu brusque, si caractéristique des militaires de l'ancien type, en disant :

— « Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur le curé ? »

— « Une charité à faire, mon colonel », répondit l'abbé Gardane.

— « Si elle est dans mes modestes moyens, elle est faite », répliqua Burdin. « Pourvu », ajouta-t-il, « que ce ne soit pas pour cette M^{me} Riquier dont on est déjà venu me parler... Celle-là, je ne veux pas l'aider. Tout son argent passe à son escroc de mari... Ah! C'est pour elle! Je le vois à votre embarras. »

— « Hé bien, oui », dit le curé, « c'est pour elle. Mais j'avais tort de parler de charité... Il s'agit d'un prêt à consentir, sur un gage... et pas même à M^{me} Riquier, à moi... C'est très compliqué », insista-t-il. « Mais vous vous rendrez compte de la situation quand je vous aurai dit toute l'histoire... » Et le digne prêtre commença de raconter, avec une verve et une mimique de méridional, l'odyssée de la vieille dame à travers les rues de Toulon, son échouement à la gare, les *palabres* échangées avec la mère Trotobas devant la boutique des journaux, la subite intervention de l'inconnue aux cheveux trop blonds et cette aumône du bracelet. Tout en tirant de la

poche de sa soutane la petite boîte de carton où il avait prudemment enfermé le précieux objet, l'abbé Gardane disait encore la naïve piété de M^{me} Riquier, et comme elle lui avait apporté le bijou pour qu'il en parât un des personnages de sa crèche et la résolution qu'elle avait prise de s'exiler à Hyères y gagner de quoi restituer l'argent qui aurait été emprunté sur ce gage. « Car ce n'est qu'un prêt sur gage », répétait-il, « et bien garanti. Jugez-en plutôt, mon colonel. »

Le bracelet brillait maintenant entre ses doigts. Il en faisait scintiller les pierres au soleil comme pour tenter son interlocuteur par leur éclat :

— « *La vie passe* », lisait-il à voix haute et transformant cette formule païenne par son commentaire : « Et il faut qu'elle passe en faisant du bien. Vous ne me refuserez pas, mon colonel. »

Burdin avait écouté le prêtre sans l'interrompre. A mesure que le récit avançait, pourtant, une ride plus marquée se creusait entre ses épais sourcils restés roux. Un pli plus amer crispait sa bouche. Il dit brusquement et durement quand l'autre eut fini :

— « Vous n'allez pas garder ce bracelet, monsieur le curé. Vous ne pouvez pas. Vous ne devez pas... Allez le vendre au premier marchand venu. Donnez trois cents francs à M^{me} Riquier, puisqu'elle accepte cet argent-là, et le reste aux pauvres... Mais, vous, ne gardez pas ce bracelet. Ne mêlez pas cette saleté à une œuvre de foi comme vos sculptures. Et refermez-le tout de suite, entendez-vous, tout de suite, que je ne le vois plus!... »

— « Je comprends bien, mon colonel », fit l'abbé Gardane, interloqué par la soudaine violence de cette explosion, « que l'origine de cet objet n'est pas très orthodoxe. C'est tout de même une aumône, je reprends mon mot, et il est écrit : Faites-vous des amis là-haut... avec l'argent de l'iniquité! »

— « Je vous redemande de m'épargner la vue de cet objet... Mais, faites, faites donc », insista Burdin, avec une si évidente souffrance, cette fois, que le prêtre obéit à cette injonction dont l'impérieux accent étonna sans doute celui même qui l'avait jetée, car il continua : « Pardonnez-moi, monsieur le curé, si je vous ai parlé plus vivement que je n'aurais voulu... Mais vous vous rendrez compte de ce que je viens d'éprouver quand je vous aurai dit que cette femme qui a donné cet objet à M^{me} Riquier, c'était... »

Il hésita une seconde, puis d'une voix presque basse :

— « C'était la malheureuse qui a perdu mon fils... Oui », reprit-il sur un geste du curé ; « ce bracelet, je l'ai reconnu tout de suite. Elle l'avait, il y a deux jours, quand elle est venue ici... Car elle y est venue... Ces mots : *La vie passe*, c'est le titre d'une infecte pièce qu'elle a jouée à Paris, il y a deux ans... Comment je le sais?... Ah! c'est plus fort que moi, quand je vois son nom dans ce journal, celui qu'elle porte au théâtre, Marcelle Virot, il faut que je lise. Vous me direz : « Pourquoi ne s'appelle-t-elle pas Burdin, puisqu'elle en a le droit? » C'a été une dernière propriété de mon fils. Quand il m'a écrit, après les sommations, qu'il passait outre à ma volonté, à cause de l'enfant, il s'est engagé, vis-à-vis de moi, sur l'honneur, à ce qu'elle ne jouât jamais sous ce nom... L'honneur!... »

Il éclata d'un rire terrible, et saisissant le bras de son interlocuteur :

— « Ecoutez bien, monsieur le curé, ce qu'elle a osé, cette gueuse! Elle fait en ce moment une tournée sur la côte. Elle jouait à Toulon avant-hier. Elle est venue, tenez, là, dans cette allée. Elle m'a abordé sous cet arbre. Je le ferai couper. Je ne veux pas qu'il reste. Il me salit mon jardin. Je ne l'avais jamais vue. Je ne m'y suis pas trompé une minute. Et ce qu'elle venait me demander, le croiriez-vous? De prendre le petit, son fils, vous entendez, son fils, de l'élever. Elle m'a parlé de son métier d'actrice, qu'elle est forcée de continuer pour gagner sa vie, m'a-t-elle dit... Je la regardais me jouer ce rôle-là, celui de la mère qui a peur pour l'éducation de son enfant, qui voudrait que quelqu'un le protège, le sauve de son milieu... Ah! s'il ne s'était pas agi de cette horrible chose : cette boue jetée sur mes épaulettes, sur ma croix, sur tout moi, j'aurais trouvé cela du plus haut comique, je vous le jure! Mais c'était trop affreux, et je l'ai chassée... »

— « Si elle était sincère, pourtant ? » dit le prêtre.

— « Sincère, cette gueuse et cette cabotine ? »

— « Cette mère », rectifia l'abbé Gardane. « Si elle voulait vraiment confier son enfant à celui que cet enfant a cependant le droit d'appeler son grand-père ? »

— « Arrêtez-vous, monsieur le curé », dit Burdin, avec la même brusquerie qu'il avait eue pour ouvrir l'entretien. « Elle me croit riche. Elle ignore que j'ai mis plus des trois quarts de ma fortune en viager. Je ne veux pas de cet enfant, je n'en veux pas, et quant à elle... »

— « C'est à mon tour de vous dire : arrêtez-vous, colonel », interrompit le prêtre, en montrant la pauvre boîte de carton où il avait remplacé le bijou. « Elle mérite qu'on ait un peu pitié d'elle, puisqu'elle a eu pitié d'une autre. »

III

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette conversation. Burdin, pour la première fois depuis qu'il s'était établi à Valverne, avait laissé passer un dimanche d'abord, puis un autre, sans paraître à l'église. Il n'était pourtant pas malade. L'abbé Gardane avait pu, à plusieurs reprises, au cours de ses promenades, le voir qui travaillait comme à l'ordinaire aux embellissements de son parc. Le prêtre ne s'était certes pas repenti d'avoir prononcé à son paroissien les paroles de paix qui convenaient à son ministère. Il se reprochait seulement de les avoir dites sans assez de prudence puisqu'elles avaient blessé davantage ce cœur si malade. Ce remords ne l'avait pas empêché de vaquer, avec une ferveur accrue par les dates, à l'achèvement de son *Tombeau*. Il l'avait fini à temps, et, la veille de Noël, les fidèles de Valverne et les curieux venus de Solliès-Pont et de Solliès-Ville, de la Farlède, de Méounes, de la Roquebrussanne, avaient pu admirer le groupe funèbre installé dans une chapelle située juste en face de celle de la Nativité : touchant contraste où se révélait la poésie instinctive du curé-artiste. Au premier rang des personnes qui se pressaient, ce soir-là, dans la petite église, est-il besoin de mentionner l'heureuse M^{me} Riquier. Oui, très heureuse. Car, au lendemain même du jour où l'abbé avait fait cette inutile démarche auprès de Burdin, une lettre lui arrivait de son cousin Senès, qui lui envoyait deux cents francs. Un pépiniériste en avait avancé cent autres sur le bracelet, et déjà M^{me} Riquier avait pu rapporter cette somme d'Hyères, dégager le bijou et le remettre au prêtre, comme elle en avait fait le vœu. Rien n'aurait pu lui ôter de l'idée qu'elle avait été l'objet d'un véritable miracle. Sa joie n'était pourtant pas complète : le bracelet ne paraît pas la Bonne Mère, comme elle avait souhaité. Il étalait son or et les pierres étincelantes de sa devise sur le fin poignet de la Madeleine. La composition de tout l'ensemble avait été inspirée au curé de Valverne par la célèbre mise au tombeau du seizième siècle qui se voit à Charmes : un Christ étendu, un Joseph d'Arimathie à la tête et un serviteur aux pieds, tous deux debout, tenant de chaque main un coin du linceul dont ils vont recouvrir le mort, une Madone défaillante et supportée par un saint Jean, et la Marie-Madeleine soulevant le vase d'albâtre rempli de parfums précieux dont parle l'Évangile : « *En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où ma parole sera prêchée, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle...* »

— « Ah ! monsieur le curé », disait M^{me} Riquier à l'abbé Gardane qui se tenait, avec la naïve vanité d'un artiste anxieux du succès de son œuvre, auprès de son tombeau. « Ça lui irait pourtant mieux à elle, puisqu'elle est la Reine... (Elle montrait la Vierge) et qu'elle a fait pour moi le miracle. »

— « Et si c'est le seul moyen de payer votre dette à cette inconnue de Toulon ? »

— « Que voulez-vous dire ? » interrogea la vieille femme.

— « Qu'en m'apportant ce bracelet », répondit le prêtre, « et en me laissant libre de l'employer à mon idée, vous lui aurez, sans le savoir, rendu sa charité au centuple. Je n'osais pas l'espérer. J'en suis sûr maintenant... Ne cherchez pas à comprendre et n'ayez pas de regrets. Je vous affirme que vous auriez trop tort... »

M^{me} Riquier regardait l'abbé, tandis qu'il prononçait ces paroles, inintelligibles en effet pour elle. Elle vit qu'il fixait, lui, les yeux dans une autre direction. Les siens suivirent, et elle aperçut le colonel Burdin, qui, à l'autre extrémité de la chapelle, avançait sa tête par-dessus les épaules de deux dévotes agenouillées devant lui. Une émotion singulière se lisait dans les prunelles bleues de l'officier, tandis qu'il contemplait le groupe des personnages sculptés par son visiteur de l'autre jour, et parmi ces personnages, il en était un dont l'apparition faisait battre d'un battement plus rapide son vieux et généreux cœur. C'était la Madeleine, l'immortel symbole du repentir pardonné, avec ce bijou à son bras, qu'il avait vu pour la première fois au poignet de la mère de son petit-fils, tandis qu'elle joignait les mains et qu'elle lui disait : « Prenez-le avec vous pour en faire un honnête homme, et je consens à ce qu'on lui dise que je suis morte, à m'effacer, à disparaître... » Le récit qu'il tenait du prêtre, le mouvement de chaude et naïve charité qu'avait eu cette femme vis-à-vis d'une étrangère, mais malheureuse, lui revenait à la pensée et bouleversait toutes ses idées. Cette créature pour laquelle il avait été si implacable n'était donc pas une fille tout à fait perdue. Elle était capable d'un de ces beaux gestes de l'âme que l'Écriture a représentés dans ce parfum répandu sur les pieds de la grande victime. L'ancien soldat se sentait troublé à une profondeur singulière par ces évidences. La lutte qu'il avait soutenue contre lui-même depuis sa conversation avec le curé de Valverne reprenait plus intense et plus douloureuse. Qu'il avait eu souvent la tentation de venir au presbytère, et de dire à ce prêtre : « Écrivez à ma belle-fille, voici son adresse à Paris ! » Elle lui avait laissé sa carte, malgré lui, en la posant sur un banc de l'allée, avant de le quitter, et, elle partie, il n'avait pu se retenir de ramasser ce bout de carton. Il l'avait déchiré en entier, mais il se rappelait et la rue et le numéro... A une minute, et comme si une suggestion émanait de cette statue et de ce bijou, celle de l'enseignement qu'avait voulu lui donner le pauvre artiste en attachant ce bracelet à ce poignet de la sainte, la tentation devint irrésistible. Le colonel commença de se frayer un chemin à travers les fidèles, de plus en plus nombreux dans l'ombre grandissante du soir. Il pouvait être quatre heures et demie, et le crépuscule clair du jour méridional se teintait doucement d'or pâle à travers le porche ouvert et les hautes fenêtres de l'église. Il se dirigeait vers l'abbé Gardane qui fit lui-même quelques pas au-devant de lui, et l'entraînant dans un coin plus désert :

— « Monsieur le curé », lui dit-il, « c'est vous qui aviez raison. Oui, la vie passe et il faut qu'elle passe en faisant le bien. Vous allez écrire à ma belle-fille qu'elle m'envoie l'enfant et que je m'en charge... Oui, » répéta-t-il, « qu'elle me l'amène... et vous ajouterez qu'elle pourra venir le voir... »

FIN

72733312

